

## The End of the Affair

### Acte de foi

*La fin d'une liaison*, États-Unis / Grande-Bretagne 1999, 106 minutes

Martin Delisle

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59257ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

#### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Delisle, M. (2000). Review of [The End of the Affair : acte de foi / *La fin d'une liaison*, États-Unis / Grande-Bretagne 1999, 106 minutes]. *Séquences*, (207), 40–40.

**THE END OF THE AFFAIR**

Acte de foi

Neil Jordan s'est fait découvrir en prenant le monde par surprise en 1992 avec une curieuse histoire d'amour, **The Crying Game**, dont la conclusion était tellement inattendue qu'il ne fallait surtout pas la dévoiler, sous peine de gâcher le plaisir des spectateurs. La même discrétion s'impose pour **The End of the Affair**, son adaptation du roman de l'écrivain britannique Graham Greene, paru en 1951, un des meilleurs de son auteur et son plus autobiographique, puisque basé sur une liaison qu'il aurait eue durant la guerre<sup>1</sup>.

Il s'agit d'une histoire simple, celle d'un triangle amoureux, mais d'une puissance dramatique très forte. Elle débute en 1946 lorsque le romancier Maurice Bendrix croise son vieil ami, Henry Miles, un haut fonctionnaire britannique, marchant sous la pluie, l'air absent. Ils vont prendre un verre ensemble et Henry confie à Maurice qu'il soupçonne son épouse, Sarah, de le tromper. Cela réveille chez l'écrivain une vieille jalousie. Comme Henry n'ose pas embaucher lui-même un détective privé pour enquêter sur les agissements de Sarah, Maurice se porte volontaire pour le faire. On découvre alors qu'il a lui-même entretenu une liaison illicite

avec elle à partir de 1939, liaison qui s'est terminée abruptement en 1944 avec le départ de Sarah.

Cette rupture soudaine déteint sur le jeu même de Julianne Moore, qui a fouillé son personnage et le possède en profondeur, jusque dans les moindres détails. Elle nous fait comprendre le besoin de passion de Sarah et son immense amour pour Maurice, fait



Une liaison illicite

ressortir sa fragilité, sa vulnérabilité. Pourtant, son interprétation semble fautive dans une scène cruciale. Lorsque Sarah voit réapparaître Maurice alors qu'elle le croyait mort, sa réaction paraît plaquée, froide, artificielle. L'explication viendra ultérieurement. Le personnage de Maurice pose aussi parfois problème. Autant Ralph Fiennes sait en faire un être intense, sensible, cynique, tourmenté, voire masochiste, autant son interprétation souffre de distanciation, de froideur. Par exemple, sa déclaration d'amour à Sarah lors de leur premier repas ensemble est faite sans chaleur ni passion, pratiquement à l'emporte-pièce. De même, il se dit jaloux

et prétend haïr Sarah après leur rupture, mais sa gestuelle ne le démontre jamais. À la limite, il est trop *anglais* dans son comportement et laisse son flegme dominer ses émotions. Quant à Stephen Rea, l'acteur fétiche de Neil Jordan, il maîtrise à merveille le personnage de Henry Miles, haut fonctionnaire efficace et intelligent, mais froid et distant, trop pris par son travail pour s'occuper de Sarah qu'il aime pourtant, sans jamais trouver le temps de le lui laisser savoir.

Dès le début, l'histoire est racontée en montage parallèle alternant le présent et les retours en arrière évoquant la torride passion amoureuse entre Sarah et Maurice. Malheureusement, le réalisateur répète certaines scènes du passé avec les mêmes plans, sans en ajouter de nouveaux qui fourniraient des informations supplémentaires, ce qui ralentit considérablement le rythme. D'ailleurs, aussi bien tournées soient-elles, on finit par se lasser des scènes d'amour physique entre Sarah et Maurice. À la quatrième, on commence à se demander si Jordan ne donne pas dans le voyeurisme.

Pourtant, il faut souligner le très beau travail de Roger Pratt, le directeur de la photographie, qui contribue grandement à établir les différentes atmosphères de ce film. Ses éclairages reflètent bien la froideur et la tension dans certaines scènes, comme ils soulignent la chaleur des rencontres entre les deux amants. Cette distinction se retrouve aussi dans les costumes, qui définissent bien les personnages : Sarah porte des couleurs chaudes et voyantes avec une dominante rouge, Henry est vêtu comme un haut fonctionnaire, dans des costumes sombres très conservateurs, et les vêtements informels de Maurice correspondent bien à son tempérament d'artiste.

Tout au long du film, Maurice passe son temps à écrire son *journal de haine* envers Sarah, à qui il ne pardonne pas son départ. Il n'en apprend la raison que lorsque le journal de celle-ci tombe en sa possession. Jolie astuce, bien mise en valeur par Jordan qui signe ici un film qui vaut tout de même le détour. Ce réalisateur sait créer des atmosphères, bâtir un suspense, tout en donnant à son histoire une touche d'humour, amenée particulièrement par le personnage du détective (superbe Ian Hart). Malgré certains défauts de rythme, auxquels il faut ajouter celui de la musique de Michael Nyman, envahissante et lourde quand elle ne tombe pas dans le cliché du violon lors des scènes d'amour, le dernier film de Neil Jordan rend crédible cette histoire dans laquelle une large place est faite au mysticisme, ce qui demande aux spectateurs un certain acte de foi quant à son dénouement.

**Martin Delisle**

<sup>1</sup> Edward Dmytryk a déjà porté cette œuvre à l'écran en 1955. Deborah Kerr y interprétait le rôle de Sarah Miles.

**La fin d'une liaison**

États-Unis/Grande-Bretagne 1999, 106 minutes — Réal. : Neil Jordan — Scén. : Neil Jordan, d'après le roman de Graham Greene — Photo : Roger Pratt — Mont. : Tony Lawson — Mus. : Michael Nyman — Son : David Stephenson — Déc. : Anthony Pratt — Cost. : Sandy Powell — Int. : Ralph Fiennes (Maurice Bendrix), Julianne Moore (Sarah Miles), Stephen Rea (Henry Miles), Ian Hart (M. Parkis), Sam Bould (Lance Parkis), Jason Isaacs (le père Smythe), Deborah Findlay (Melle Smythe), James Bolan (M. Savage) — Prod. : Neil Jordan, Stephen Woolley — Dist. : Columbia Pictures.